

Tourisme polaire. La nature sauvage aux confins de l'imaginaire

Alain A. Grenier

Université du Québec à Montréal

Résumé – Le tourisme polaire, produit alternatif offert aux vacanciers qui rêvent de sortir des sentiers battus, repose d'abord et avant tout sur l'interaction des voyageurs avec des sites dits de « nature sauvage ». Or, qu'est-ce que la nature sauvage, sinon un concept en opposition au monde urbain et à sa modernité, construit au fil du temps et soumis à diverses influences? Cet article jette un regard sur la construction de l'image des régions polaires dans l'imaginaire collectif des touristes de croisières polaires. Il tente de comprendre le concept de « nature sauvage » qui s'inscrit comme l'une des motivations les plus fortes des touristes prenant la direction des régions géographiquement les plus extrêmes de la planète.

C'était à la fin de décembre, juste après le solstice – un jour plutôt froid, malgré ce début d'été austral. Nous complétions notre deuxième journée de navigation. L'expérience du Cap Horn et des vagues de 10 mètres s'acharnant sur notre poue, dans le détroit de Drake, en avait laissé plus d'un silencieux. L'histoire n'était pas sans nous rappeler les nombreux naufrages d'explorateurs. Et cela n'était qu'un début. Nous savions qu'après le déchaînement de la mer, nous avions rendez-vous avec le froid et quoi d'autre encore quand rien n'arrête le vent et la nature des derniers grands espaces encore sauvages?

Le calme était maintenant revenu et la mer ne semblait plus être qu'un étang où se jetaient le ciel, sa grisaille et ses neiges épaisses, comme des rideaux se refermant les uns derrière les autres. Rien à voir. Sur la passerelle, le capitaine et ses officiers avaient presque arrêté la progression du navire. Ils s'affairaient maintenant autour de l'image électronique balayée sur l'écran radar : nous y étions. Et pourtant, dehors, rien qu'un épais brouillard de gros flocons. Notre vaisseau, l'*Akademik Ioffe* de l'Académie des sciences de Russie, maintenant immobilisé, prenait des airs de fantôme. Ses passagers faisaient le guet sur les ponts extérieurs. La tension montait. Mais toujours rien, sinon que la brise froide et une énergie à la fois subtile et palpable.

Tout à coup, alors que chacun s'apprêtait à renoncer, quelques rochers, saupoudrés eux aussi de neige, apparurent enfin à travers la brume, si clairs

Alain A. Grenier, « Tourisme polaire. La nature sauvage aux confins de l'imaginaire », Daniel Chartier [dir.], *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Droit au pôle », 2008.

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

et à la fois si irréels, comme s'ils flottaient, suspendus presque au-dessus du navire. L'impression était si forte que les exclamations du premier moment cédèrent vite leur place au silence, accompagné de larmes sur des joues rosées. Nous étions, après tout, au bout du monde. Ici, la géographie s'arrête et perd son nom. Elle lègue sa place à l'imaginaire. Sous nos yeux, l'Antarctique se déployait timidement.

Le spécialiste en tourisme de renommée, Dean MacCannell, dit de l'Antarctique que « cet endroit, s'il en existe aucun autre du genre [...], est la frontière du monde du tourisme¹ ». Il n'a pas tout à fait tort. Pour plusieurs touristes et voyageurs par l'imaginaire, l'Antarctique est aussi le commencement d'un autre univers. C'est le premier et le dernier des continents – le premier à avoir été imaginé par les grands penseurs, le dernier que l'humain ait foulé. Mis à part une poignée de scientifiques, peu de gens avaient jusqu'à récemment séjourné dans ce bout perdu du monde. Mais voilà, depuis quelques années, les touristes arrivent!

Le tourisme polaire, à l'instar de la description faite plus haut, est intimement lié à l'expression culturelle de l'identité polaire, d'un folklore construit à partir des portraits qu'en ont tracés les premiers explorateurs, parfois colorés par l'imaginaire. Tandis que le phénomène du tourisme polaire gagne en popularité², il est utile de jeter un regard sur la construction de l'image des régions polaires dans l'imaginaire collectif. Cette analyse est réalisée à la lumière du concept de « nature sauvage », qui s'inscrit comme l'une des motivations les plus fortes des touristes qui prennent la direction des régions géographiquement les plus extrêmes de la planète.

Les croisières polaires, un historique

Le tourisme polaire est un phénomène relativement nouveau. L'appellation « tourisme polaire » se veut donc une étiquette pour distinguer une forme relativement spécialisée du tourisme alternatif. Par opposition au tourisme d'hiver, qui cherche avant tout à promouvoir les plaisirs de

¹ Dean MacCannell : « This kind of place, if there are any others like it [...], is the actual frontier of world tourism » (*The Tourist – A New Theory Of The Leisure Class*, Berkeley, University of California Press, 1999, p. 186 [je traduis].)

² Alain A. Grenier, « L'Antarctique 2006-2007. Une autre saison de records touristiques en perspective », Réseau de veille en tourisme, <http://veilletourisme.ca/2006/10/31/lantarctique-2006-2007-une-autre-saison-de-records-touristiques-en-perspectives/>, site consulté en juillet 2007.

TOURISME POLAIRE ET NATURE SAUVAGE

l'activité en plein air durant la période la plus froide de l'année, le tourisme polaire, pour sa part, se pratique en toutes saisons. Il se définit aussi en fonction soit de la géographie des régions polaires (à l'intérieur des deux cercles polaires), soit des conditions climatiques (en deçà de la ligne des arbres), soit de l'isolement qu'imposent les deux premières conditions et qui limitent, du même coup, les infrastructures propres à l'activité humaine. Les touristes polaires et leurs organisateurs doivent compter sur une plus grande autonomie et peu, sinon aucune, aide extérieure en cas de nécessité de secours³.

Le tourisme de croisières alternatives en milieux polaires s'inscrit parfaitement dans ce cadre. Une vingtaine de navires polaires, russes en majorité, reprennent ainsi chaque été la direction des mers de l'Arctique ou de l'Antarctique pour y amener de nouveaux groupes de visiteurs. Les rêves de découvertes de nouveaux mondes des Cook, Drake ou Magellan n'ont donc pas pris fin avec la modernité. Ils sont plus que jamais vivants dans l'esprit de centaines de touristes qui choisissent les coins les plus reculés des deux régions polaires pour y vivre des vacances teintées d'isolement géographique dans un contexte d'immersion en nature sauvage.

La formule de la croisière polaire diffère considérablement de celle des croisières traditionnelles dites « de masse ». Développé par l'Américain Eric Lars-Lindblad, le concept propose une croisière orientée vers la nature polaire, assaisonnée de conférences dites éducatives et d'excursions au sol pour visiter des sites fauniques, historiques ou scientifiques. Mise à l'essai dès 1958 en Antarctique, cette forme de croisière s'impose dans les années 1970, récupérée par les nouveaux venus qui organisent des circuits similaires. La navigation dans les eaux glacées nécessite des navires de classe polaire (en Antarctique) et souvent des brise-glaces (en Arctique). Or, peu de navires de ce type peuvent accommoder des touristes. La chute de l'Union soviétique, en août 1991, libère la plus grande flotte de navires polaires du monde, condamnés à l'abandon dans les ports de mer de Russie. Faute de pouvoir financer leurs nombreux programmes scientifiques, les Russes optent pour la location de leur technologie et de leurs équipages à des intérêts étrangers (américain, canadien, australien et allemand principalement), ce qui permet non seulement de sauver quelques centaines

³ Alain A. Grenier, *Croisières et tourisme polaire dans le passage du Nord-Est*, Rovaniemi, Université de Laponie, 2003, 311 p.

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

d'emplois – ceux des marins –, mais aussi de maintenir les navires en bon état.

Les années 1990 voient ainsi une hausse marquée du tourisme de croisières polaires en Antarctique et même en Arctique (quoique, à un niveau beaucoup moindre). Une décennie plus tard, la Russie se porte mieux, mais elle affrète toujours ses meilleurs navires polaires et même certains brise-glaces aux croisières polaires. La majeure partie des croisières sont menées en Antarctique, dans le Nord-Ouest de la péninsule, en raison de la concentration de la faune, de la diversité des panoramas et surtout, en raison des prix et de la durée des itinéraires, plus accessibles (la distance séparant la péninsule Antarctique de l'Amérique du Sud est de loin inférieure – 975 km – à celles qui séparent le continent polaire de l'Afrique du Sud, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande). La péninsule Antarctique dispose aussi d'un climat beaucoup plus doux, ce qui explique en partie la densité et la diversité de ses espèces fauniques et, du coup, la concentration imposante de stations scientifiques de plus en plus accessibles aux visiteurs. En revanche, le reste du continent, couvert par une épaisse calotte polaire pour le moins plate, offre peu de paysages intéressants, de faune et de flore. On s'y rend surtout pour observer le manchot empereur et les campements historiques établis par Amundsen et Scott sur le bord de la mer de Ross dans leur quête du pôle Sud. Ces voyages sont aussi considérablement plus longs et plus coûteux.

Au cours des dernières années, chaque été austral a ramené avec lui un nombre record de visiteurs vers l'Antarctique. En fait, plus de 45 % des touristes y ayant déjà mis les pieds l'ont fait depuis 1995. Déjà 10 649 touristes avaient été enregistrés en Antarctique au cours de la saison australe 1994-1995; la majorité (8 297) devait effectuer le voyage à bord de l'un des seize navires ayant offert 94 croisières, cette année-là⁴. Cela représentait une augmentation de plus de 6 % par rapport à la saison touristique précédente. Depuis, le nombre de touristes ne cesse de grimper. À lui seul, le nombre de croisiéristes polaires en Antarctique a connu une augmentation de 344 % en treize ans et le nombre de visiteurs terrestres de 917 % en neuf ans⁵. Pour la saison 2006-2007, un nombre record de 38 000

⁴ Debra Enzenbacher, *Recent Developments in Antarctic Tourism*, Antarctic Treaty XX Consultative Meeting, Agenda Item, n° 9, soumis par le Royaume-Uni, 1996, p. 3.

⁵ John Snyder, *Tourism in the Polar Regions*, France, United Nations Environmental Program, 2007, p. 2.

TOURISME POLAIRE ET NATURE SAUVAGE

visiteurs étaient attendus en Antarctique⁶. Tout porte à croire que cette tendance se poursuivra. Des sondages réalisés aux États-Unis démontrent que 60 % des gens rêvent de faire une croisière⁷. Et voilà qu'arrive la possibilité de combiner vacances, croisières et exploration des frontières polaires.

Géographie extrême, nature et construction

Le tourisme polaire répond au besoin du touriste de vivre une expérience dans une région naturelle qu'il ou elle *croit* méconnue et encore « pure » parce que *loin* des destinations traditionnelles de masse. Car un grand nombre de soi-disant adeptes de nature sauvage demeurent convaincus que plus leur lieu de villégiature se trouve loin, plus belle la nature y sera⁸. Or, ce n'est pas forcément le cas. Mais dans un monde où les images circulent à un rythme effarant, les géographies les plus lointaines, codifiées et transformées, nous arrivent souvent sous des effets mirobolants.

En un sens, le voyageur est la première victime de la mondialisation. La géographie est d'abord et avant tout une partie de la représentation du monde que nous nous construisons lentement, par un vaste système d'information et de communication. Celui-ci repose sur des récits de voyage, l'histoire, des calculs mathématiques, des représentations visuelles, et des rencontres entre étrangers. Combien de fois le voyageur déclare-t-il, une fois à destination, que le site est ou bien « tout à fait conforme » à ses attentes ou encore « tout à fait différent » de l'image qu'il s'en était faite? Nos expériences du monde sont prédéveloppées de telle sorte que le voyage devient souvent une façon de confirmer ou d'infirmer l'image que l'on s'était construite d'un endroit particulier. En fait, chaque lieu et expérience sont codifiés en bribes culturelles prêtes à être consommées sous forme de brochures, de livres de voyage ou de reportages télévisuels. Entre les mains des touristes potentiels, ces outils sont à la fois une invitation au rêve, au

⁶ IAATO, « Overview of Antarctic Tourism 2005-2006 Rev 1 », International Association of Antarctic Tour Operators, 2006, 23 p., disponible sur <http://www.iaato.org/info.html>, site consulté en juillet 2007.

⁷ Alastair M. Morrison, Chung-Hui Yang et Nandini Nadkarni, « Comparative Profiles of Travellers on Cruises and Land-Based Resort Vacations », *The Journal of Tourism Studies*, vol. 7, n° 2, 1996, p. 16.

⁸ Katie Wood et Syd House, *The Good Tourist*, London, Mandarin Paper-backs, 1991, p. 117.

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

départ, mais aussi une police d'assurance contre les chocs culturels. C'est à partir de ces images qu'ils construisent, quelque part au fond de leur pensée, la destination qu'ils visiteront. Ainsi, là où les touristes recherchent la nouveauté, ils consomment surtout des destinations qui ne leur sont jamais tout à fait inconnues – le risque serait trop élevé. Le voyage devient une confrontation en diverses étapes entre les images obtenues, celles rêvées et celles offertes aux sens.

C'est à partir de ces expériences que nous distinguons les différents concepts de nature, eux-mêmes produits par strates. Au cours de la phase de « présélection », l'individu est exposé à de l'information sur une destination X reçue de façon volontaire ou passive, souvent par écoute. Cette phase est immédiatement suivie par un « triage » au cours duquel le futur touriste retient ou rejette certains volets de l'information reçue, ce qui l'entraîne à la « fondation », alors qu'images et impressions emmagasinées commencent la construction mentale du lieu. C'est ce que l'individu décrit souvent comme une « première impression », même si celle-ci n'est pas produite par une expérience empirique du lieu donné.

Une fois la curiosité éveillée, l'individu peut être tenté d'approfondir sa connaissance du paysage en allant chercher des informations complémentaires (dans ce cas, les étapes vues précédemment se répètent, mais à une échelle plus étendue). Les destinations existent donc dans la conscience humaine selon les valeurs que les humains reconnaissent, identifient ou projettent sur elles. Ainsi, lieux et paysages ne sont plus seulement des entités géographiques et physiques, mais des constructions abstraites qui se transforment et prennent forme dans l'esprit humain, où ils acquièrent une existence et une signification propres à chacun.

Comme le souligne cependant James Raffan⁹, on ne peut créer de lien personnel avec un lieu donné sans l'avoir préalablement visité. La « phase d'expérimentation » est donc indispensable afin de permettre à l'individu de comparer le lien réel avec la construction mentale qu'il s'en est faite. Par conséquent, le tourisme devient une façon de combler les vides entre la perception et la réalité géographique du lieu donné. C'est ici que l'acte de « consommation de l'espace », si bien formulé par John Urry¹⁰, prend tout son sens.

⁹ James Raffan, *Summer North of Sixty*, Toronto, Key Porter Books, 1990, p. 163.

¹⁰ John Urry, *Consuming Places*, London, Routledge, 1995.

TOURISME POLAIRE ET NATURE SAUVAGE

Cette « confrontation » mène à la phase de « réflexion », qui permet à l'individu de remplacer les failles dans l'information obtenue *avant* la visite par sa propre construction basée sur l'expérimentation du lieu. Dans le domaine du tourisme, par exemple, cela correspond au moment où les voyageurs expriment leur satisfaction ou déception selon que leur construction corresponde ou non à la réalité qu'ils découvrent sur place. Cette expérience nécessite une autre phase d'« ajustement » pour adapter leurs attentes et reconstruire leur perception. Le processus s'achève par l'« appréciation » qui mène l'individu vers une conclusion. Je soutiendrai que, bien que chaque individu soit appelé à les vivre dans le même ordre, ces étapes peuvent se présenter sous diverses formes, nos observations et impressions étant intimement liées à nos goûts, préférences, aptitudes, réceptivité, expérience, âge, etc. Ainsi, différents paysages peuvent inspirer autant de réactions aux gens, selon la construction qu'ils en font et qui leur est propre. Ce processus – que Urry nomme la « production culturelle » (« *cultural production*¹¹ ») – n'est jamais vraiment terminé puisqu'en constante progression. L'imaginaire est donc un processus ouvert.

Ce système de construction n'est pas unique au tourisme. Le cerveau humain lui-même semble particulièrement apprécier les divisions et segmentations qui l'aident dans son travail d'organisation, de conceptualisation et d'interprétation de l'information qu'il enregistre. Ainsi, l'humain peut choisir de se débrancher ou de se reconnecter avec les différents éléments qui composent son environnement et son expérience, selon ses besoins et priorités.

La nature sauvage, née de multiples influences

Le tourisme polaire se pratique essentiellement loin de la ville, dans de grands espaces. De ce fait, il est indissociable du concept de nature sauvage puisque celui-ci constitue l'une des motivations clés des touristes de la nature, y compris des croisiéristes qui optent pour les régions polaires. Le concept actuel de nature sauvage fait partie de l'inconscient social, tant de celui des voyageurs que des gens qui ne voyagent pas. Rares sont les individus qui n'ont pas une idée abstraite de ce qu'est – ou de ce qu'ils croient ou désirent être – la nature sauvage. Sur quoi s'appuie donc ce concept commun? Il reflète toujours, en grande partie, les influences de la tradition judéo-chrétienne, qui s'inscrit pour la domestication de tout ce qui

¹¹ *Ibid.*, p. 193.

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

est « sauvage », et, à l’opposé, d’un retour vers la période romantique où le salut réside en partie vers un « retour aux sources » – de préférence, vertes! À cela s’ajoutent d’autres influences qui apportent chacune leur dimension au concept de nature sauvage telle qu’elle se construit dans l’imaginaire. Parmi d’autres, on reconnaît les textes (comptes-rendus de voyages, livres illustrés, brochures et matériel touristiques, etc.) qui décrivent souvent les régions polaires en termes de grands espaces et de lieux où « en raison de l’éloignement, du climat et du terrain hostiles, ou, dans quelques cas, à cause d’accidents historiques, ont échappé au développement humain¹² ». Mais ces textes ne sont souvent que l’expression plus ou moins finale de nos pensées. Ils contribuent à la réflexion et influencent la pensée. Ils sont souvent précédés d’autres éléments formateurs : des idées.

Pour qu’il y ait du « sauvage » dans la nature, François Terrasson ajoute que « moins il y a d’hommes, mieux ça marche¹³! » Ainsi, la nature sauvage constitue un environnement opposé à celui que l’humain s’est créé, qui se trouve donc à l’opposé de la ville et, de cette façon, ne peut exister qu’en opposition ou complémentarité à la civilisation – incarnation parfaite de la modernité. C’est ainsi que la nature sauvage devient un espace dépourvu d’êtres humains – le terrain de jeu idéal des sentiments nostalgiques et romantiques. Dans un essai sur l’âme de la nature sauvage, Roderick Nash écrit qu’il y a quelques années, la nature sauvage pouvait se mesurer à la distance la séparant du téléphone le plus près¹⁴; elle était donc un milieu reculé, loin des infrastructures et agglomérations humaines.

Là où la présence humaine est réduite au minimum, les gens ont aussi appris à craindre l’espace. La nature sauvage devenait ainsi un lieu qu’on redoute, parce qu’inconnu. La peur se veut donc une dimension importante du concept de nature sauvage. Terrasson explique cette frayeur du fait que ce qui est sauvage, dans la nature (comme les insectes et les mammifères), menace l’intégrité corporelle : « C’est un vieux problème dans notre insertion au sein des écosystèmes. Nous sommes dépendants de notre intégrité corporelle sur une planète où tout le monde mange tout le

¹² Roger Few, « [...] because of remoteness, hostile climate, difficult terrain or, in a few cases, historical accident, there has been little human development » (*Wild Places – The Marshall Travel Atlas of*, London, Marshall Publishing, 1994, p. 7 [je traduis].)

¹³ François Terrasson, *La civilisation anti-nature*, Monaco, Éditions du Rocher, coll. « Conscience de la Terre », 1994, p. 53.

¹⁴ Roderick Nash, « Soul of the Wilderness – A Wilderness Ethic for the Age of Cyberspace », *International Journal of Wilderness*, vol. 2, n° 3, 1996, p. 4.

TOURISME POLAIRE ET NATURE SAUVAGE

monde¹⁵. » Il est ainsi plus facile de projeter nos peurs sur cette nature non apprivoisée que de l'affronter et de la comprendre. Au cours des derniers siècles, les connaissances se sont accrues quant aux environnements physiques et psychiques. Ainsi, la plupart des phénomènes relatifs aux régions polaires, qui entretenaient les mythes les plus fantaisistes, ont été expliqués¹⁶. Cependant, cela n'a en rien dissipé nos peurs. Pour Terrasson, s'aventurer en nature sauvage accentue ces dernières : « Le but n'est pas de ne plus avoir peur. En tout cas pas tout de suite. Mais de ne plus avoir peur d'avoir peur¹⁷. »

Ceux qui perçoivent la nature comme diabolique (influence judéo-chrétienne) doivent faire appel à toutes sortes de stratégies pour faire face au danger. Parmi elles, Terrasson note « [l]e repliement sur soi, l'inquiétude, l'envie de dominer, de forcer, de détruire [...] qui décuplent le danger et [...] interdisent d'y parer efficacement¹⁸. » Terrain propice aux dangers, cette nature sauvage incite le visiteur aux défis, le forçant à prendre des risques, et à faire appel à son adresse et à son ingéniosité (et sans doute aussi à celles de ses compagnons de voyage), sachant que le secours extérieur est presque impossible¹⁹. La nature sauvage devient ainsi un obstacle à conquérir. Les amateurs de la nature en redemandent toujours plus et se lancent à la conquête des pôles, derniers lieux « sauvages ». Mais comme le souligne Max Oelschlaeger « l'apprivoisement complet de la planète entraîne non seulement l'extinction de l'aspect sauvage de la faune et de son habitat mais aussi la domestication complète de l'espèce humaine²⁰ ». Cette métaphore suggère que l'être humain s'apprête à perdre ce qu'il lui reste d'inattendu dans sa propre nature. Devant l'expansion constante du développement, certains ont donc entrepris de réhabiliter cette nature sauvage à qui l'on octroie des espaces soi-disant protégés contre le développement et la civilisation, et qu'on réserve au rajeunissement de l'âme humaine, celle des

¹⁵ François Terrasson, *op. cit.*, p. 77.

¹⁶ Fred Roots, « Polar Wilderness. What does it contribute and to whom? », Vance G. Martin et Nicholas Tyler [éd.], *Arctic Wilderness. The 5th World Wilderness Congress*, Ojai (Californie), North American Press, 1995, p. 121.

¹⁷ François Terrasson, *op. cit.*, p. 59.

¹⁸ *Ibid.*, p. 81.

¹⁹ Gary Snyder, *The Practice of the Wild*, New York, North Point Press, 1990, p. 11.

²⁰ Max Oelschlaeger, « With the total domestication of the planet comes not only the end of wild creatures and lands, but also the total domestication of humankind. » (« Soul of Wilderness – The Wild, the Tame, and the Folly of Sustainable Development », *International Journal of Wilderness*, vol. 1, n° 2, December 1995, p. 5-7 [je traduis].)

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

parcs nationaux et des réserves, plus ou moins ceinturés hermétiquement. Or, tel que le mentionne Pamela Davis, si « toute la nature sauvage devient parc, et que le but du parc soit son utilisation, alors son essence, et le mystère de sa sauvagerie cesse aussi²¹ ». La nature sauvage incarne alors le paradoxe de la modernité née d'une soif d'urbanisation qui dépend d'une technologie de plus en plus omniprésente dans la vie humaine et qui, du même coup, demande de s'en éloigner.

La contradiction apparaît lorsque, pour régénérer l'âme humaine, un nombre sans cesse croissant de gens optent pour l'immersion en nature sauvage et, de ce fait, se retrouvent en compagnie d'autres humains dont ils cherchaient justement à s'éloigner à la ville. Pour trouver un coin de solitude, il faut alors pénétrer de plus en plus loin dans cette nature sauvage – jusqu'aux grands espaces glacés. Pour ce faire, la technologie devient une aide précieuse (des bottes de randonnée aux outils d'alpinisme), tout en rendant de plus en plus difficile de se « perdre » en nature quand tout espace devient accessible. « Quand la nature sauvage perd son côté énigmatique et devient connaissance publique, écrit Geir Hestmark, elle n'est plus "sauvage" et s'inscrit dans un fait, compris et domestiqué²². » C'est pour cela que Nash souligne l'importance de garder quelques lacs qui ne soient pas tout à fait connus et où les gens puissent encore se perdre – et se retrouver²³. C'est ce qui lui fait conclure qu'en fin de compte, la nature sauvage n'est qu'une question de perception et de sentiments, un état d'esprit : « La nature sauvage n'est pas vraiment un espace physique, écrit-il, mais une série de qualités que le visiteur associe à un endroit donné²⁴. »

Mentionnons aussi que le concept de nature sauvage peut servir à transmettre des valeurs sociales. Susan Davis relate qu'une étude cherchant à explorer les motivations des visiteurs des parcs nationaux américains a révélé une disproportion notable du nombre de visiteurs d'origine

²¹ Pamela B. Davis, « (...) if all wilderness (e.g. Antarctica) is a park, and the purpose of parks is use, then the essence, the mystery of what wilderness is, will cease. » (« Beyond Guidelines – A Model for Antarctic Tourism », *Annals of Tourism Research*, vol. 26, n° 3, 1999, p. 516-533 [je traduis].)

²² Geir Hestmark, « Once within the empire of public knowledge, however, the wilderness is in a sense no longer "wild" - it is known, understood, and tamed. » (« Fridtjof Nansen And The Spirit Of Northern Wilderness », Vance G. Martin et Nicholas Tyler [éd.], *op. cit.*, p. 115 [je traduis].)

²³ Roderick Nash, *op. cit.*, p. 4.

²⁴ « Wilderness is not really a physical place but a set of qualities associated by a visitor with a place. . » (*Ibid.*, p. 4 [je traduis].)

TOURISME POLAIRE ET NATURE SAUVAGE

caucasienne en comparaison avec la moyenne nationale²⁵. En fait, les parcs nationaux paraissaient même hostiles aux non-caucasiens. Il y a donc possibilité que les activités liées à la nature sauvage soient associées à certaines classes sociales, mais aussi à des groupes privilégiés. La nature peut ainsi devenir un autre terrain pour les luttes des classes.

Comme nous venons de le voir, il existe une variété d'influences qui sculptent, chacune à leur manière, le concept de ce qu'est la nature sauvage, en relation avec la perception et l'utilisation que font les gens de ces espaces. Ce qui peut en effrayer certains peut ainsi devenir un endroit sécuritaire pour cet autre qui sait « lire » cette même nature. Le concept de nature sauvage est donc intimement lié à notre culture, notre éducation, nos croyances, nos expériences de la nature, mais aussi à nos revenus et à notre environnement immédiat (notre degré d'urbanisation). Cela rend la nature sauvage un concept difficile à définir en relation avec le tourisme, qui compte des acteurs d'origines et d'expériences variées.

Le concept américain ou finlandais

S'il ne peut y avoir qu'une seule définition applicable à tous et chacun, force est de reconnaître que les observations formulées jusqu'à présent correspondent fortement au concept décrit par la loi américaine de 1964 sur la nature sauvage (*Wilderness Act*²⁶). Cette loi n'est nulle autre que la transcription juridique de l'histoire des premiers parcs nationaux américains, œuvre d'une poignée de visionnaires du XIX^e siècle qui cherchaient à protéger certains grands espaces contre le développement moderne. Ces grands espaces excluaient toute présence humaine – outre celle des visiteurs.

Ainsi, lorsque la nature est considérée dans sa forme la plus extrême (sauvage), au point où elle devient un endroit dangereux pour l'humain (un lieu faisant appel au défi, où l'aboutissement s'inscrit dans une démarche à la fois héroïque et romantique), nous faisons appel au concept américain tel que développé depuis la création de Yellowstone (1872), tout premier parc

²⁵ Susan G. Davis, *Spectacular Nature – Corporate Culture and the Sea World Experience*, Berkeley, University of California Press, 1997, p. 38.

²⁶ Voir John C. Hendee, George H. Stankey et Robert C. Lucas, *Wilderness Management, International Wilderness Leadership Foundation with the USDA Forest Service* [2^e édition révisée], Colorado, Fulcrum Publishing, 1990, p. 505-507.

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

national au monde. La formule, reprise au Canada avec la création du parc national de Banff (1883), s'est ensuite répandue à travers le Commonwealth britannique puis le reste du monde. Ce concept américain continue aujourd'hui de gagner du terrain, mais il reste cependant quelques îlots de résistance où son application diffère.

La Finlande est un pays de forêts où la campagne domine toujours le paysage²⁷. Son industrialisation est encore récente, il n'est donc pas surprenant que sa population, toujours très orientée vers la nature, ait une approche quelque peu différente du concept de nature sauvage. L'écart est encore plus marqué lorsque des Finlandais croisent des visiteurs étrangers dans ce que les Américains considèrent comme une nature sauvage. Dès les années 1970, des rapports font état de conflits « entre les usagers finlandais et les touristes étrangers dans les parcs [en raison] d'attitudes opposées quant à l'utilisation des huttes le long des sentiers²⁸ ». Ces conflits ont éveillé l'attention des chercheurs quant à la perception qu'ont les gens de la nature sauvage, selon leur culture. On réalisa ainsi que là où le randonneur nord-américain tentait d'éviter les rencontres avec d'autres groupes de visiteurs et limitait les relations interpersonnelles au strict minimum, le randonneur finlandais était par ailleurs porté à aborder ceux qu'il croisait et entretenait même des conversations plus ou moins longues avec eux²⁹. En d'autres mots, la nature sauvage à l'américaine était synonyme de solitude et d'intimité alors que le Finlandais y voyait l'occasion d'une interaction sociale³⁰.

Le contraste entre ces deux perceptions du milieu naturel peut s'expliquer facilement. Pour l'Américain, la nature sauvage exclut la

²⁷ Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la Finlande n'était toujours que semi-industrialisée avec une majorité de sa main-d'œuvre employée dans l'agriculture et la foresterie. Ainsi, en 1950, 46 % de la main-d'œuvre se trouvait dans le secteur primaire, contre 27 % respectivement dans les secteurs industriels et des services.

²⁸ M. Haljoki, « As early as the 1970s there were reports of conflict between native Finnish visitors and foreigner tourists in the park when differences of attitudes toward use of trailside huts surfaced » (« Estaka ussi Lapin sata! » [Empêcher une nouvelle guerre en Laponie!], *Seura*, vol. 40, 1973, p. 6-8, cité dans Jarkko Saarinen, « Cultural Influences on Wilderness Encounter Responses – A Case Study From Finland », *International Journal of Wilderness*, vol. 4, n° 1, 1998, p. 30 [je traduis].)

²⁹ K. Kemppinen, *Eräretkeily* [Randonnée en nature sauvage], Finlande, Porvoo, 1967; K. Kemppinen, *Naskamo*, Finlande, Porvoo, 1975; K. V. Vuoristo, *Hankinen Kimaltus* [Éclat de neige], Helsinki, Otava, 1983; tous cités dans Jarkko Saarinen, *op. cit.*, p. 29.

³⁰ Jarkko Saarinen, *op. cit.*, p. 29.

TOURISME POLAIRE ET NATURE SAUVAGE

présence de l'être humain. Au contraire, les Finlandais (et en particulier ceux qui vivent hors des quelques centres urbains) se perçoivent eux-mêmes comme faisant partie intégrante de la nature. De fait, nombre de signes de la présence humaine sont acceptés dans le contexte finlandais de nature sauvage : la cabane en rondins, le sauna et le tracé des sentiers, par exemple. De plus, la loi finlandaise sur la nature sauvage comprend l'Humain. Vance G. Martin écrit que les objectifs de la loi finlandaise sur la nature sauvage comprennent le maintien de la nature et la préservation de la culture du peuple sami et de son mode de vie traditionnel, tout en favorisant un usage polyvalent des ressources naturelles³¹ : « Ces objectifs, il faut l'admettre, sont contradictoires, écrit-il, puisqu'il n'est pas possible de maintenir le caractère sauvage de la nature tout en promouvant simultanément un usage polyvalent³². » Par conséquent, et en dépit de leurs différences, les concepts américain et finlandais partagent les mêmes contradictions dans leur tentative de gestion de ce qui est sauvage. De plus, la culture américaine gagnant maintenant les jeunes générations de la Finlande, l'approche finlandaise commence à montrer des signes de perméabilité, les Finlandais de moins de trente ans ayant tendance à définir la nature sauvage selon des conditions qui ne sont pas étrangères au concept américain. Mais qu'en pensent les principaux intéressés?

Les touristes polaires se prononcent

Au cours d'une recherche sur le tourisme polaire, j'ai demandé à deux groupes de touristes en croisière dans deux régions différentes présentant des caractéristiques de nature sauvage en milieu polaire ou semi-polaire de définir leur concept de « nature sauvage ».

Le premier groupe de touristes (95), rencontré au cours d'une croisière de dix jours dans le Haut-Arctique canadien (Nunavut), était composé en majorité de Canadiens anglais et d'Américains, les Européens représentant moins du quart des voyageurs. Le second groupe de touristes (120) était constitué de participants rencontrés au cours de cinq excursions d'environ quatre heures chacune à bord d'un brise-glace dans les eaux glacées du golfe

³¹ Vance G. Martin, « Wilderness Designation », Vance G. Martin et Nicholas Tyler [éd.], *op. cit.*, p. 13.

³² Vance G. Martin, « These objectives are admittedly a bit contradictory as it is not possible to maintain wilderness character while simultaneously promoting multiple use. » (*Ibid.*, p. 13 [je traduis].)

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

de Botnie, près de Kemi, en Finlande, non loin du cercle polaire. Dans ce cas, les touristes étaient en majorité européens, dont près du quart de Finlande. Les réponses données par les deux groupes de touristes (voir tableau 1) sont présentées conjointement, puis par destination et nationalité (notons que les Finlandais ont été exclus du groupe « Européens » en raison de leur concept culturel pour le moins particulier, tel que vu précédemment). Les réponses des touristes se résument aux mots clés qui caractérisent leur concept.

Il est intéressant de noter que dans une destination comme dans l'autre, la nature sauvage est d'abord définie en rapport avec son état de « pureté » (40 %), avec peu (23 %) ou pas du tout (21 %) d'habitants. Selon les nationalités (le seul cas de Kemi), les résultats obtenus suggèrent que les Nord-Américains semblent plus tolérants à la présence humaine en nature sauvage que les Européens et les Finlandais. Bien que ces chiffres ne représentent qu'un échantillon d'opinions difficilement applicable à toute la société, ils semblent corroborer une idée que l'on entend en coulisses³³ à l'effet que le concept nord-américain de nature sauvage s'assouplit depuis quelques années. Déjà, dans les années 1970, Dick Carter observait un changement dans l'attitude des Américains envers la nature sauvage, laquelle commençait à inclure les notions « d'un écosystème vivant et en changement³⁴ ». À l'inverse, le concept utilisé en Europe semblerait se radicaliser, comme j'ai souvent l'occasion de l'observer auprès de mes étudiants finlandais lors d'un exercice semblable.

Toujours selon les touristes rencontrés, le paysage, en sa qualité de nature « extrême » n'arrive qu'au cinquième rang (14 %) comme déterminant pour la nature dite « sauvage ». Notons que les répondants ont défini « extrême » en terme de « grands espaces ». Cette notion géographique se retrouve aussi dans le sixième élément le plus souvent mentionné par 11 % des participants. Les données indiquent aussi que les voyageurs rencontrés au cours de ces croisières percevaient la nature sauvage comme l'antithèse même de la ville, vue l'importance accordée à l'absence d'infrastructures comme critère d'évaluation de la nature sauvage. Certains participants ont même jugé que la nature sauvage se distingue parce qu'elle est « pure » et qu'elle n'est « pas abîmée » par la civilisation, qui

³³ Communications personnelles avec John Ralston Saul en 2003, critique et essayiste canadien.

³⁴ Dick Carter, « Maintaining Wildlife Naturalness in Wilderness », *International Journal Of Wilderness*, vol. 3, n° 3, septembre 1997, p. 20 (je traduis).

TOURISME POLAIRE ET NATURE SAUVAGE

sont certes des références directes aux aspects esthétiques – et sommes toutes superficielles – du décor. Cela place donc la nature sauvage à l’opposé de la ville qui doit porter, à elle seule, les désavantages d’un monde pollué, « impur » et « abîmé ». Non seulement la nature sauvage de ces vacanciers devait-elle être pure, mais ce critère se mesurait aussi en terme de présence humaine. Ici, les visiteurs étaient cependant quelque peu divisés sur la question. En fait, 23 % ont affirmé que la nature sauvage pouvait compter « quelques » habitants tandis que 21 % n’en voulaient tout simplement pas.

Cette flexibilité ou élasticité du concept pourrait être causée par la diminution des espaces pouvant être qualifiés de « nature sauvage » selon le concept américain initial. Les adeptes de paysages dits « sauvages » se voient ainsi forcés de s’adapter à la réduction du nombre de ces espaces, disproportionné par rapport au nombre d’usagers, qui est lui croissant. Une plus grande conscience et ouverture d’esprit à l’égard des peuples autochtones et un niveau de scolarité plus élevé chez les touristes de la nature pourraient aussi expliquer ce changement d’attitude, quoique seulement en partie. Il est aussi possible que ces amateurs de nature commencent à réaliser que les gens avec qui ils se voient forcés de partager leur terrain de jeux ne sont pas plus des intrus qu’ils ne le sont eux-mêmes.

Cela dit, le concept américain demeure encore le fondement même de la pensée verte (comme un rêve que l’on caresse et qui ne demeure qu’une utopie) et ressortait fréquemment des réponses données. En bref, les touristes américains rencontrés ont décrit la nature sauvage comme « un endroit peu peuplé où la terre demeure inchangée depuis des temps historiques » (passager 184) ou encore « un endroit où l’Homme n’a pas encore foulé le sol » (passager 31). Les passagers 124 et 200 voyaient leur nature sauvage comme un endroit « libre de l’influence humaine » – et « sans téléphone portable » (passager 85)! En fait, c’est plus souvent l’absence complète de technologie (« pas d’eau courante » ou « d’agriculture » – passagers 115 et 210), d’infrastructures et de moyens de communications électroniques, que cherchent à décrire les vacanciers. C’est le cas du passager 155 qui affirmait que la nature sauvage « ne comporte pas de moyens de communication ou de soutien » et encore du passager 297 qui disait que, dans cette nature, « la parole humaine n’est pas la forme dominante de communication ».

LE(S) NORD(S) IMAGINAIRE(S)

Certains touristes insistaient sur la qualité géographique de ces espaces, qui doivent être les plus difficiles d'accès. « Absolument pas de structures permanentes et un accès à pied seulement », insistait le passager 147, ce qui nécessite l'interdiction des véhicules motorisés comme les motoneiges, mais pas « les bateaux, dans l'Arctique ». Ce répondant semblait bien s'accommoder de ce compromis, étant lui-même à bord d'un bateau! Sur cette même question, les touristes rencontrés durant les excursions en mer, à Kemi, semblaient plus tolérants aux infrastructures (14 % y sont opposés) que ceux interrogés au Nunavut (opposés à 28 %). Cela peut s'expliquer en partie par le fait que les excursions dans le golfe de Botnie étaient de courte durée et que, par conséquent, les plaisanciers avaient beaucoup moins de temps pour s'immerger dans cette nature, somme toute très proche de la ville. Parmi les autres notions soulignées par les touristes étaient le danger (« un endroit où les animaux mangent les gens », passager 138) et des conditions climatiques extrêmes. Notons que la notion de danger fut soulevée dans tous les cas par des hommes, tandis que la question climatique fut mentionnée uniquement par des femmes.

Le tourisme en régions polaires repose en grande partie sur la représentation qu'ont les gens des paysages de l'Arctique et de l'Antarctique. Ces représentations dérivent de récits d'explorateurs ou de fiction, ainsi que de représentations artistiques. Ces portraits des régions polaires transmettent des impressions et des valeurs au public en reprenant, chacun à leur façon, des morceaux de réalité qui, détachés de leur contexte, alimentent des constructions stéréotypées des univers polaires. Dans cet article, j'ai tenté de montrer comment le concept de nature sauvage, plus que jamais incarné par les régions polaires, repose sur un détachement entre l'individu et la réalité géographique, tel que véhiculé dans la société américaine. Aliéné par un environnement urbain dominé par la technologie, l'humain cherche à retourner vers la nature, perçue comme l'opposé de la ville, pour s'y ressourcer. « Si je ne sortais pas de la ville deux ou trois fois par année, je perdrais la raison », de commenter une croisiériste du Nunavut. « N'est-ce pas la raison qui nous amène tous par ici? » de poursuivre un autre passager.

Le voyage se veut donc une possibilité de ressourcement, mais il s'inscrit aussi dans une dynamique de confrontation entre les images et les impressions reçues et celles que l'on a soi-même construites pour rebâtir

TOURISME POLAIRE ET NATURE SAUVAGE

son univers – un processus de production culturelle perpétuel. Ainsi, cette nature sauvage que beaucoup de touristes veulent encore savourer à l'américaine, c'est-à-dire en l'absence d'autres humains, avec un maximum de flore (pour la beauté) et de faune (pour les frissons), demeure plus que jamais un concept... mais aussi un besoin. La technologie permet maintenant aux plus puissants brise-glaces de conquérir les mers polaires isolées, repoussant encore un peu les frontières du possible. Et c'est là que les voyageurs se retrouvent face à eux-mêmes – et à leur imaginaire. Qu'ils soient entraînés dans une série de constructions romantiques plus ou moins déformées qui ont souvent plus à voir avec une quelconque fiction que la réalité a ainsi peut-être peu d'importance en fin de compte. Car plus que l'image des régions polaires, c'est avant tout le sentiment de bien-être qu'elles procurent qui importe à nombre de ces touristes. « Ce type de voyage nous ramène des valeurs perdues », me confia un jour une passagère. « Dans le Sahara, j'ai réappris la valeur de l'eau », devait-elle me confier, « et j'ai pleuré, la première fois que j'ai vu la banquise. »

Tableau 1: La « nature sauvage » telle que définie par des croisiéristes polaires.

	Kemi et Nunavut combinés	Kemi	Nunavut	Kemi (seulement)	Kemi (seulement)	Kemi (seulement)
	%	%	%	%	%	%
Éléments :	Kemi et Nunavut combinés (N=215)	Kemi (N=120)	Nunavut (N=95)	Nords-Américains (N=85)	Européens (N=95)	Finlandais (N=36)
• Pureté/épargnée par la civilisation	40	40	40	19	38	42
• Très peu d'habitants	23	24	22	24	18	31
• Absence d'habitants	21	21	21	19	15	36
• Absence d'infrastructure (touristique)	20	14	28	26	18	11
• Paysage extrême (grands espaces)	14	18	9	7	17	19
• Éloignement (géographique)	11	8	15	14	7	8
• Abondance de la faune (et flore)	7	3	12	13	4	3
• Conditions climatiques extrêmes	3	3	2	1	4	-
• Élément(s) de danger	1	-	2	2	-	-
• Terre réservée pour la conservation (parc)	1	-	2	2	-	-
• Écosystème équilibré (flore/faune)	1	1	-	-	1	-
• Culture différente	1	1	-	-	-	-

Note: Les totaux peuvent dépasser 100 %, certains participants ayant proposé plusieurs éléments de réponse.